Barcelone, CEU, novembre 2026

Sein heideggérien et *Esse* thomasien

Hervé Pasqua

Université Côte d'Azur-CRHI
Herve.PASQUA@univ-cotedazur.fr

L'œuvre de Heidegger semble faire écho à celle de saint Thomas d'Aquin. La métaphysique thomiste de l'*esse* et la pensée heideggérienne du *Sein* se rejoignent, en effet, dans un même rejet de la réduction de l'être de l'étant à son essence, à sa représentation, à un « discours sur l'étant ». Le rapprochement entre les deux doctrines cache, toutefois, une opposition fondamentale qui relève de la conception heideggérienne de la métaphysique. Celle-ci se réduit, à ses yeux, à la métaphysique moderne du sujet - ignorée de saint Thomas d'Aquin - qu'il se propose de dépasser. Les deux pensées se séparent en ceci que la première distingue, en les opposant, l'être de l'étant et l'essence ; tandis que la deuxième les distingue sans les séparer et les unit sans les confondre. Il s'ensuit que, pour l'une, l'être de l'étant se retrouve jeté dans le monde sans essence et sans signification ; tandis que, pour l'autre, l'étant exerce de plein droit un acte d'être contracté par une essence qui le détermine en lui donnant un sens.

Nous nous attachons, dans ce qui suit, à voir dans quelle mesure la clé de cette différence entre les doctrines se trouve dans le rapport qu'elles établissent entre l'être et l'unité : soit l'unité est pure indétermination au-delà de l'être et de l'essence et s'affirme comme une force expulsive de tout ce qui la détermine ; soit l'unité est une propriété indétachable de l'être, un transcendantal, permettant à l'étant d'être déterminé par une essence sans se diviser.

La question de l'être

Les deux auteurs partent de la définition aristotélicienne de la métaphysique – ou philosophie première – comme « science de l'étant en tant qu'étant (*to on hè on*) ». Il s'agit de s'interroger sur l'étant en tant qu'il *est*. La question de l'être se pose en ces termes : qu'est-ce que l'être (*einai, esse, être, Sein*) de l'étant (*l'ousia, l'ens, le Seiende*) ? Qu'est-ce qu'être pour l'*étant* ? Saint Thomas approfondit la question du Stagirite et répond : l'être (*esse*)[1]de l'étant

[1] Cf. Thomas d'Aquin, *Summa contra Gentiles*, II, ch. 54, n° 9 : « In substantiis autem compositis ex materia et forma est duplex compositio actus et potentiae : prima quidem ipsius substantiae, quae componitur ex materia et forma ; secunda vero ex ipsa substantia iam composita et esse, quae etiam potest dici ex quod est et esse ; vel ex quod est et quo est (*Dans les substances composées de matière et de forme, il y a une double composition d'acte et de puissance ; la première est celle de la substance elle-même qui est composée de matière et de forme, et la seconde de la substance déjà composée et d'être,*

(*ens*) ou de la substance (*ousia*) ou de ce qui est (*id quod est*) est ce par quoi il est (*quo est*). L'étant (*ens*), donc, *est*. Mais l'être de l'étant ne se réduit pas à *ce qu'il est*, à son essence, qui permet de le définir comme un étant, non de l'en déduire. L'être n'est pas l'essence et l'essence n'est pas l'être et, cependant, on ne peut concevoir l'être de l'étant sans essence, bien que l'on puisse concevoir une essence sans l'être, c'est-à-dire l'essence de ce qui n'existe pas, tel le phénix.

Cette approche est étrangère à Heidegger qui rejette la distinction entre l'être et l'essence qu'il renvoie dos-à-dos. Il affirme :

> Le commencement de la métaphysique se révèle en tant qu'événement (*Ereignis*), qui consiste en une décision énoncée sur l'être (*Sein*), au sens où vient à se produire la distinction entre la "quiddité" - le *ce que* - et la "quoddité" - le *fait que* », et il précise : « toute métaphysique opère une distinction entre *essentia* et *existentia* qui occulte l'origine même de l'être[2].

Il faudra revenir sur ce qu'il faut entendre par *origine* de l'être. Retenons, ici, que Heidegger rapproche, d'une part, la *quiddité* et l'*essentia* c'est-à-dire ce qu'est une chose pour la conscience ou l'entendement, et d'autre part, la *quoddité* et l'*existentia* c'est-à-dire le fait d'être là, de se présenter en tant que cela se présente indépendamment de toute conscience ; en d'autres termes, l'être-là – le *Dasein* – est ce qui ek-siste, sorti de nulle part si ce n'est de lui-même. Cette distinction permet à Heidegger d'opposer l'être de l'étant et l'essence, à laquelle se réduit la métaphysique moderne de la subjectivité. En opposant l'*essentia* et l'*existentia,* Heidegger vise donc la métaphysique de la subjectivité, qui se ramène à un discours énonçant *ce qu'est* un étant, à savoir, son essence qui permet de le définir, sa représentation conceptuelle qui permet de le connaître. Mais, le prix à payer est l'oubli de l'être.

L'être de l'étant est donc au-delà de l'essence. Comment, dès lors, le définir sans recourir à l'essence ? La réponse de Heidegger peut paraître déconcertante. Dans *Sein und Zeit* il définit le *Dasein* en disant que « l'essence du *Dasein* consiste dans l'existence (*Das Wesen des Dasein ligt in existenz*) »[3]. On reste déconcerté si on oublie que le sens de *Wesen,* mal traduit par essence, signifie ce qui rend présent. La *Wesenheit* est la présence de ce qui se présente là, se trouve sous la main (*Vorhanden*). Heidegger s'oppose à Husserl, pour qui tout ce qui est se présente à la conscience. L'étant, affirme-t-il, se présente à partir de lui-même, sans se présenter à une conscience qui le pense - ou à un intellect qui l'intellige - c'est-à-dire qui le réduit à une essence, à une représentation ou un concept. Ce qu'il appelle « ontologie phénoménologique » s'arrête à ce qui se présente en tant que cela se présente et s'interroge sur la nature de cette présence (*Wesenheit*).

L'être (*Sein*) visé par Heidegger n'est donc pas l'être de l'étant (*Seiendes*) rendu compréhensible par une essence, à laquelle la Modernité le réduit, mais ce qui le rend présent (*Wesen*). Être, pour l'étant - pour le *Dasein* - consiste à se rendre présent (*Wesen*), à se trouver

---

qui peut aussi être dite de ce qui est et d'être, ou de ce qui est et de ce par quoi c'est) ». La thèse à retenir est que l'étant ne peut être et être ce qu'il est qu'en se composant d'être et d'essence. Nous nous appuierons dans ce qui suit sur ce que cette doctrine a de définitif à nos yeux, sans nous arrêter à l'étude historique de son évolution interne qui ne nous intéresse pas ici, puisque nous ne voulons pas faire œuvre d'historien, mais penser la question de l'être.

[2] M. HEIDEGGER, *Nietzsche*, II, trad. P. Klossovsky, Gallimard, Paris, 1971, p. 322-323

[3] ID, *Sein und Zeit*, §29.

là jeté dehors, à ek-sister, arraché à l'absence, sorti d'une bouche d'ombre, d'une « ouverture » (*Erschlossenheit*) avec laquelle il se confond, ne reposant sur rien. Si la notion de création avait un sens ici, il faudrait parler de création *in nihilo*, non *ex nihilo*[4].

Un être sans essence

Il n'est donc pas question d'un être de l'essence (*esse essentiae*) relié à un être de l'existence (*esse existentiae*)[5], mais de l'être au sens d'ek-sister, de se rendre présent, d'être là, *Da sein*, sans chercher à comprendre. La distinction entre *esse essentiae* et *esse existentiae,* dit Heidegger, a été conçue de manière conceptuelle et subjective. Mais, une telle distinction n'est pas possible dès lors que ce qui ek-siste est le déploiement de ce qui se montre à partir de soi et non ce qui est définissable en vertu d'une essence. L'erreur de Sartre, visée dans *La lettre sur l'humanisme*, fut d'avoir distingué et séparé l'existence et l'essence et affirmé que l'existence précède l'essence. Or, pour Heidegger, l'existence ne précède pas plus l'essence que l'essence l'existence. L'être-là de l'étant, le *Dasein*, n'est pas davantage une composition d'existence et d'essence qui le constitueraient comme une réalité substantielle, il est pure relation ek-statique, c'est-à-dire « ouverture à », ou « éclaircie de l'être », — à nouveau une métaphore — pour dire l'origine de ce qui, sans se montrer à une conscience, se présente en étant là, en ek-sistant[6].

Quand Heidegger parle d'ouverture, ce terme revêt le sens de sortie dans la dispersion, jeté en avant, propulsé à vrai dire hors de toute unité indifférenciée. Celle-ci se révèle comme un pouvoir d'expulsion. L'origine de l'être prend ici sa source. L'être du *Dasein* est pure possibilité de se différencier ou pouvoir être autre. Ek-sister, signifie cesser d'être le même,

---

[4] Cette ouverture est ce d'où tout sort en se trouvant là dehors. « Wesen » ne signifie donc pas l'essence - la quiddité ou le ce que - ce qui définit « ce qu'est l'homme » ou « qui est l'homme », ce serait faire de ce « quoi » ou de ce « qui » un objet de pensée définissable et laisser échapper le caractère hors conscience et ek-statique de l'être-là consistant à sortir de soi.

La différence entre l'être et l'étant, que Heidegger appelle la différence ontologique consiste à opposer l'être (*Sein*) de l'étant (*Seiendes*) à l'essence au sens de représentation conceptuelle, à laquelle les modernes réduisent ce dernier. Car, l'être (Sein) de l'étant n'a rien à voir avec une production de l'entendement et avec un discours sur l'étant (*Seiende*), auquel le ramène la métaphysique de la subjectivité. Pour l'ontologie phénoménologique du philosophe de Fribourg, l'étant n'est pas représentation, mais manifestation, dévoilement, aléthéia. Son essence (*Wesen*) est d'ek-sister, de le rendre présent dans le monde, non de le rendre intelligible et connaissable. En tant qu'ek-sistant, le Dasein déploie son « *Wesen* », c'est-à-dire se pro-jette pour se trouver là dehors et s'assumer comme étant là. L'être de l'étant signifie ek-sister, sortir de soi en se manifestant là dehors ; il s'ouvre en ouvrant un monde comme une eau qui se répand. Il n'est pas dans le monde comme l'eau dans un verre ou un sujet face à un objet. L'être de l'étant n'est donc rien d'autre que ce qui rend présent l'étant comme une force expulsive le poussant de l'intérieur. Il est, dans le langage métaphorique de Heidegger, ce qui se montre en se cachant, ce qui se donne en se retirant, au-delà de toute conscience ou intellection de soi. L'ek-sistence, tel est le véritable sens de l'être du Dasein.

[5] La *Lettre sur l'humanisme* écrite pour répondre à l'interprétation existentialiste de Sartre s'exprime clairement sur la nature du *Dasein* en affirmant que son être est moins « être-là » qu'« être-le-là ». Il faut donc prendre soin - nous avertit Heidegger - de considérer l'étant comme projection et non comme représentation, c'est-à-dire comme une production conceptuelle, une réalisation de la subjectivité, un objet de l'entendement : l'étant est sans essence qui le définisse, il ek-siste sans sujet pour lui donner un sens. Or l'interprétation de Sartre se rattache encore à la métaphysique de la subjectivité, qu'il s'agit de dépasser

[6] L'auteur de *Sein und Zeit* rejette résolument la réduction de l'étant à l'essence opérée par la philosophie moderne de la subjectivité, il y voit ce qu'il appelle l'oubli de l'être : « On croit pouvoir discourir du plus étant de tout étant sans jamais s'aviser de penser l'être même ». Il s'agit donc, à ses yeux, de penser l'être indépendamment de tout étant réduit à sa représentation conceptuelle. Autrement dit, il s'agit non de penser l'être de l'étant mais de l'expérimenter dans l'angoisse comme ce qui se présente, ek-siste, sans essence dans un instant sans avenir ni signification.

d'être un statiquement. Tout s'ouvre. Mais d'où s'ouvre ce qui s'ouvre, si tout est ouverture ? Heidegger répond à cette question dans sa conférence *Identité et différence* en redéfinissant le principe d'identité. Celui-ci s'énonce « Un = Un » et désigne une égalité. Or, à vrai dire, depuis deux mille ans - jusqu'à ce que Heidegger arrive ! - on a oublié que cet énoncé signifie « Un *est* Un »[7] : on a confondu l'égal (*das Gleiche*) « A = A » et l'unité originaire « Un est Un » où tout est Un et le même (*das Selbe*). Le signe égal « = » désigne la distance qui se creuse entre deux termes, de sorte que Un se dit deux fois. Or s'il se dit deux fois, il n'est plus Un. Il faut donc renoncer à dire l'Un *est* Un. il ne reste plus que le signe « = », la pure égalité, une relation ne se rattachant à aucune substance, à rien de permanent, qui occupe l'entre-deux. L'être est de trop pour l'Un. Si l'Un est Un, il n'est pas, telle est la conclusion de la première hypothèse du *Parménide* de Platon[8].

L'être de l'étant se trouve dans cet entre-deux, il est jeté dans cette « ouverture », sortant de soi - ek-sistant - sans retour. L'ek-sistence, inintelligible, s'expérimente ainsi dans le sentiment de l'angoisse qui naît de l'abîme qui s'ouvre à chaque instant sous les pas du *Dasein*. L'être de l'étant est ce qui se rend présent dans le geste d'un détachement, d'un arrachement, dont le sens prend sa source dans ce que Eckhart entendait par le terme *Abgescheidenheit*[9]. Arraché à quoi ? A ce mouvement de différenciation qui doit s'achever dans l'indifférence absolue de l'Un sans l'être. L'être, en effet, est de trop pour l'Un pur et nu. Il surgit comme sorti de l'Un sans nom qui l'expulse, surgissement que Jean-Luc Marion a appelé « donation » où se confondent le don, le donateur et le donataire. L'expression *Es gibt*, cela donne, permet de remonter à cette source anonyme que désigne le « Es ». La formule « Es gibt », précise l'auteur de la *Lettre sur l'humanisme*, offre l'avantage d'éviter celle de « *das Sein ist* » (l'être est). Dire l'être *est*, c'est dire le même et affirmer une pure tautologie, telle que : Un *est* Un. Or ? le seul fait de dire *l'Un est* en finit avec l'unité pure et nue de l'Un. Le verbe être, à vrai dire, ne peut jouer ici que le rôle d'une simple copule dans une proposition renvoyant à un discours sur l'étant, à un étant objectivable, *cogitabile,* pensable par un sujet pensant, mais qui ne renvoie à rien de réel, comme dans la phrase « le néant est le néant ». Or, précisément, l'être pour Heidegger ne peut être compris par un sujet, il n'est pas objectivable parce qu'il échappe sans cesse à toute prise par un concept. Dire qu'il *est*, ce serait le représenter et le déterminer comme un *esse essentiae*, comme un étant connaissable. Or, l'être se présente à partir de lui-même, il ek-siste hors essence sortant de la pure indétermination de l'indifférencié, il est sans pourquoi.

Quand Heidegger dit « l'être est le transcendant pur et simple »[10], la transcendance revêt ici le sens d'une transdescendance, d'une sortie et d'une descente, d'une déchéance, d'un

---

[7] M. HEIDEGGER, *Identité et différence* (*Identität und Differenz*) L'ouvrage rassemble deux conférences prononcées en 1957 (*Le Principe d'identité* et *La Constitution onto-théo-logique de la métaphysique*).

[8] PLATON, *Parménide*, 142a : «

[9] Nous nous permettons de renvoyer à notre étude *Maître Eckhart. Le procès de l'Un*, éd. du Cerf, Paris, 2006.où l'on trouvera les références aux sources

[10] Savoir si l'être comme transcendant pur et simple désigne ce dévoilement, sa vérité (*alétheia*), c'est l'unique question, proclame Heidegger, que doit se poser la pensée qui cherche à penser la vérité de l'être. A partir de la vérité de l'être seule, c'est-à-dire son dévoilement, on peut expérimenter — non comprendre — comment l'être est, à savoir comme ce qui se manifeste à partir de lui-même dans le projet ek-statique. Mais ce projet ne crée pas, il ne jette rien, c'est l'être qui jette l'homme et se jette avec lui dans l'ek-sistence pour se présenter en bout de course dans le là de l'être-là, qui est le seul mot pour le dire. Le philosophe de Messkirch retient la définition de la métaphysique comme science de l'étant en tant qu'étant représenté et construit, non en tant qu'il est. Il observe que le sujet moderne s'est enfermé « dans l'égoïté de l'ego cogito », de sorte que l'étant devenu objet « est englouti, comme objectif, en l'immanence de la subjectivité »

verfallen, à la manière d'une chute hors de l'Un indifférencié dans le multiple où ce qui ek-siste surgit en se dispersant et en se différenciant. Au contraire de Plotin cependant - ou de Hegel - pour Heidegger, il n'y a pas de retour et de reconstitution de l'identité au sens d'égalité de soi avec soi, il n'y a qu'un différer car l'Un n'est pas. L'être est donc le « transcendant pur et simple », au sens où il échappe à l'enfermement dans un sujet pensant et se dévoile — ou se révèle — en ek-sistant dans un dépassement, un détachement comme dit Eckhart, et comme dépassement de toute présence substantielle permanente[11].

La doctrine de saint Thomas

Rien n'est plus étranger à cette pensée obscure de la forêt noire que la pensée bien oxygénée par l'air méditerranéen de Thomas d'Aquin. Sa métaphysique de l'*esse* enseigne une doctrine qui remet radicalement en question la réduction moderne de l'être de l'étant à l'essence et la séparation heideggérienne de l'être et de l'essence. Pour l'Aquinate, l'être n'est pas l'essence et l'essence n'est pas l'acte d'être, mais l'un n'est pas sans l'autre. Ils s'identifient dans l'*esse subsistens per se* qui est absolument simple[12] et ils se distinguent dans l'*ens finitum* qui est nécessairement composé : il y a dans les étants finis « une certaine composition, du fait que *l'acte d'être* et *ce qui est* n'y sont pas identiques »[13].

Heidegger rejette la distinction entre *esse essentiae* et *esse existentiae* pour justifier sa remise en question de l'identification, opérée par la métaphysique de la subjectivité, de l'être de l'étant à l'essence, à sa représentation conceptuelle. Mais, en rejetant cette distinction et en réduisant l'être de l'étant à l'ek-sistence sans essence, ne jette-t-il pas le bébé avec l'eau du bain ? La métaphysique de l'*esse* de saint Thomas répond à cette question en ne donnant pas à l'*esse* le sens d'*existentia* dépourvue d'essence. Dès le *De ente et essentia,* il distingue l'être et l'essence sans les considérer comme deux réalités juxtaposées dans l'étant[14]. L'être de l'étant fini (*ens finitum*) est distinct et indissociablement uni à l'essence (*essentia*) qui le range dans une classe d'êtres déterminés, d'ordre minéral, végétal, animal ou rationnel. L'être (*esse*) et l'essence (*essentia*) sont les éléments constitutifs de l'étant fini et réel. Distincts et

---

[12] THOMAS d'AQUIN, *Summa theologiae* (I, q. 3, a. 4 *« Respondeo dicendum quod Deum non solum esse suam essentiam, ut dictum est, sed etiam suum esse [...] Impossibile est ergo quod in Deo sit aliud esse, et aliud eius essentia »* (« Il faut dire que Dieu n'est pas seulement son essence, comme on l'a dit, mais aussi son être [...] Il est donc impossible que chez Dieu l'être soit autre chose que son essence » ; éd. Leonina, t. IV, trad. Éditions du Cerf, 1984).

[13] ID, *Somme contre les Gentils*, II, 52

[14] Sur le thème du rapport entre l'être et l'essence chez saint Thomas, la littérature est abondante. Voir l'incontournable Et. GILSON, *L'être et l'essence*, Vrin, Paris 1948/2000. Dès le premier quart du XIIIe siècle le débat a été engagé sur la question de savoir si *esse* et *essentia* sont des réalités distinctes, des aspects distincts d'une même réalité ou des manières distinctes de concevoir une même réalité. Le débat s'est poursuivi sous des formes différentes jusqu'au XXe siècle. Voir M. GRABMANN, « Circa historiam distinctionis essentiae et existentiae », *Acta Ponticia Acadamiae Romanae Sancti Thomae Aquinatis*, 1 (1934), pp. 61-76 ; M.-D. ROLAND GOSSELIN, Le « De ente et essentia » de S. Thomas d'Aquin. Texte établi d'après les manuscrits parisiens. Introduction, notes et études historiques (Bibliothèques thomiste, VIII), Vrin, Paris 1948 ; J. F. WIPPEL, *Essence and Existence*, in N. Kretzmann, A. Kenny, J. Pinborg (ed.), The Cambridge History of Later Medieval Philosophy, Cambridge University Press, Cambridge 1982, pp. 385-410 ; cf. également la traduction et les commentaires d'Alain de Libera et de Cyrille Michon et le dossier de textes de différents auteurs médiévaux en fin de volume, *L'Être et l'essence. Le vocabulaire médiéval de l'ontologie. Deux traités* De ente et essentia *de Thomas d'Aquin et Dietrich de Freiberg* ; éd. bilingue, Le Seuil, Paris 1996.

indissociables, ils se distinguent sans se séparer et s'unissent sans se confondre. La notion d'un *esse essentiae* autonome par rapport à un *esse existentiae* est étrangère à l'Aquinate.

L'être de l'étant fini (*ens finitum*) et concret ne peut donc être pensé sans essence. Les doctrines heideggériennes et thomasiennes s'opposent frontalement sur ce point : l'étant réel et fini n'est pas une essence sans l'être. Une essence sans l'être ne peut constituer un être réel et concret, tel le phénix. Si un étant est concret et réel, dit saint Thomas, il est nécessairement composé d'être et d'essence. L'étant, selon Thomas, ne renvoie pas à un étant au sens où une essence sans l'être renverrait à une essence sans l'être. Sa pensée diffère essentiellement de celle de Heidegger dans la mesure où l'étant est composé d'être et d'essence et se distingue, en raison de sa composition, de l'être simple dont l'essence est d'être[15]. L'être de l'étant ne se réduit donc pas à la seule essence et moins encore au seul être, que Heidegger réduit au fait d'*ek-sister*. Chez Thomas, en revanche, dans l'étant fini (*ens finitum*) pas d'essence sans être ni d'être sans essence. L'étant *est* ce qu'il est, mais *ce qu'il est* n'est pas ce par quoi il est : le *quod est* n'est pas le *quo est*. Autrement dit, l'être ne se déduit pas de l'essence. Toute la question revient à se demander comment se fait-il qu'il y ait quelque chose et non pas plutôt rien ? Heidegger en renversera le sens en mettant l'accent le plutôt rien.

Si en effet l'être de l'étant se ramenait à ce qui est exclusivement *in intellectu*, c'est-à-dire intelligé et réduit à son essence, la réalité de l'*esse in re* passerait à la trappe avec Dieu lui-même, qui serait englobé dans la conception d'un objet construit par l'entendement, à savoir une représentation[15]. Une telle pensée remonte au rejet scotiste de la distinction entre l'être et l'essence. Duns Scot à une conception univoque de l'être et ne reconnaît qu'une distinction entre un étant fini et un étant infini ; la métaphysique est « une science qui a pour objet commun l'étant et pour objet éminent Dieu »[16]. Telle est bien la ligne de la métaphysique de la subjectivité, pour laquelle la représentation, ou le concept, est ce que l'on connaît - l'*esse objectivum* - et non, comme chez saint Thomas, ce par quoi on connaît une réalité extérieure, l'étant fini et concret, indissociablement composé d'un acte d'être et d'une essence qui le détermine.

Cette doctrine, qui ouvre la voie à la conception ontothéologique de la métaphysique, critiquée par Heidegger[17], est diamétralement opposée à la métaphysique thomasienne pour laquelle l'*esse* est l'acte constitutif de l'étant fini, déterminé par une essence. Saint Thomas enseigne que l'étant fini et réel ne se réduit pas à l'essence exclusivement, ni davantage au seul acte d'être : il est composé d'un acte d'être, sans lequel il ne serait pas, et d'une essence,

---

[15] L'étant renvoie à l'étant, comme le concept au concept : « La métaphysique représente partout l'étant comme tel dans sa totalité, l'étantité de l'étant (l'*ousia* de l'*on)* »

[16] André de Muralt a montré comment ce qu'il appelle la « structure de pensée » scotiste a infléchi la pensée moderne en ce sens. Duns Scot, on le sait, conçoit l'étant comme un concept univoque et reprend la doctrine avicennienne de la neutralité de l'essence, qui vaut en soi. L'essence ne se trouve ni dans le ciel intelligible de Platon ni dans les choses ; ni *eidos*, ni *morphè*, elle est *representatio*, pure production de l'intellect sans recours à l'abstraction, laquelle chez Thomas distingue dans l'étant fini la forme qui le rend intelligible et la matière qui l'individue. L'essence étant pour Duns Scot considérée en elle-même, indépendamment de l'être de l'étant, il s'ensuit que l'étant n'est pas saisi dans sa réalité extra-mentale, *in re,* il se réduit à l'objet connu, *in intellectu*, à l'*esse objectivum* produit par le sujet connaissant. L'être de l'étant demeure étranger à l'essence, laquelle va jouer un rôle prépondérant et exclusif chez les Modernes. Cf. A. de MURALT, *L'enjeu de la philosophie médiévale*, Troisième étude : « La doctrine médiévale de *l'esse objectivum* », p. 90-167.

[17] Cf. A. Contat, « La différence ontologique selon Thomas d'Aquin et Jean Duns Scot », in *Jean Duns Scot. L'oubli de l'être*, (sous la dir. de H. Pasqua), *Noesis,* 42, 2024, p. 37-77.

sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est. Telle est la raison pour laquelle les étants se distinguent entre eux et de l'être subsistant par soi dont l'essence est d'être dans sa simplicité indivise et absolue.

La conception univoque de l'être de Duns Scot, en affirmant que le concept d'être signifie la même chose pour tous les étants, les étants ne se distinguent pas en vertu d'un acte d'être propre et déterminé par une essence : ils se distinguent en fonction de l'intensité avec laquelle chaque étant fini se rapproche plus ou moins de l'étant l'infini où tout est infini. Cette intensité correspondant à une force plus ou moins grande, à une énergie anonyme, un *conatus essendi* (chez Spinoza par exemple). Historicité et substantialité rentrent en conflit, la vérité cesse d'être l'*adequatio rei et intellectus* pour devenir conformité à l'ek-sister, à l'être-là, au là, à une manifestation, au dévoilement (*aletheia*) de soi comme un autre. Car sans essence, pas d'identité possible, la différence règne inexorablement. En vérité, cette force intensive et expulsive se confond avec l'Un qui se retire dans son identité vide, au-delà de l'être et de l'essence, de tout ce qui est de trop pour la pureté de son unité et constitue pour elle une menace ; aussi, s'emploie-t-il à rejeter toute détermination comme ce qui le nie et à s'affirmer comme une force qui nie ce qui nie son unité pure et nue.

Cette doctrine de la *negatio negationis*, dont on peut trouver la source dans l'œuvre de Maître Eckhart et ses prolongements chez Nicolas de Cues, se retrouve dans *Identité et différence* (*Identität und Differenz*) de Heidegger, que nous avons rencontrée plus haut.

Ce dernier distingue l'unité comme simple identité (*das Gleiche*) à soi, c'est-à-dire l'égalité (A = A), et l'unité originaire A est A, le même (*das Selbe*), en mettant l'accent sur l'appartenance mutuelle (*das Zusammengehören*). Il applique cette distinction à la différence ontologique entre l'être et l'étant. L'être précède l'étant, il faut faire un « pas en arrière » (*Schritt zurück*) pour dépasser la pensée représentative qui duplique la réalité comme dans la proposition « A = A » et se tourner vers l'événement appropriant (*Ereignis*) où l'être et cet étant qu'est l'homme s'atteignent en s'excluant dans la mesure où la distance qui les sépare les unit. Après avoir creusé l'écart fondamental entre l'être de l'étant qui n'est pas une essence (qui n'est pas un étant) et l'être de l'étant qui ek-siste dans le monde, les choses et l'homme, Heidegger se donne la mission de montrer que la métaphysique occidentale a toujours pensé l'être sous un double aspect : comme fondement universel de tous les étants (dimension ontologique) et comme l'étant suprême, cause de soi (*causa sui*) ou Dieu (dimension théologique). Il dénonce cette confusion qu'il appelle une ontothéologie et renoue implicitement avec une métaphysique de l'Un, dont nous voyons la source chez Nicolas de Cues pour qui l'Un est égalité à soi qui ouvre un espace à remplir donnant lieu à une conception unitrine de l'Un comme *unitas, aequalitas et connexio*. L'*unitas* est l'unité sans vie de l'Un, elle prend vie et s'anime en s'égalant avec elle-même en creusant une distance dans l'Un entre l'Un est l'Un. Chez Heidegger, la différence l'emporte sur l'identité en ceci que la relation, la *connexio*, se substitue à la substance.

Une telle interprétation – tout est interprétation pour une pensée de facture nominaliste qui se réduit à la traduction d'un système de signes en un autre système de signes - est étrangère à une métaphysique thomiste de l'*esse.* Thomas ne vise pas le *sens* de l'être : l'être (*esse*) de l'étant n'est pas un mot : il est, au cœur de l'étant (*ens*), l'acte qui unifie tout ce qui le compose et le constitue comme un étant fini et réel. En d'autres termes, l'étant *est* en vertu

d'un acte d'être propre qui est un coup d'arrêt sans lequel l'étant se diviserait sans fin, en commençant par la séparation de l'être et de l'essence qui ouvrirait en son sein une brèche dans laquelle il s'abîmerait sans retour. Cette séparation explique que, dès qu'il s'agit de dire ce qu'est l'être de l'étant, Heidegger prisonnier de son rejet de l'essence, se mette à la recherche du sens de l'être arraché à toute identité possible. Tout ek-siste en se différenciant, cette issue a donné lieu à une philosophie de la multiplicité, comme celle de Deleuze, ou de la *différance* comme celle de Derrida, deux représentants de la postérité heideggérienne.

***

Ce qui précède montre que ce qui oppose la métaphysique thomiste de l'*esse* à la conception du *Sein* de Heidegger. Il faudrait approfondir la lecture néoplatonicienne que nous avons esquissée pour montrer comment la pensée heideggérienne se rattache à la métaphysique de l'Un réduit à la pure égalité sans termes, sans l'être. Saint Thomas conçoit autrement la nature du lien unissant l'être et l'essence au cœur de l'étant en affirmant leur composition réelle (*compositio realis*). Celle-ci unifie les éléments constitutifs de l'étant qui se distinguent l'un de l'autre sans se séparer et s'unissent sans se confondre. L'étant sans l'essence ne signifie rien ; sans l'être, il n'est pas. L'être est ainsi l'acte de l'étant (*actus entis*)[21] unifiant tout ce qu'il est, sans que l'étant se réduise à son acte d'être ou à son essence. L'étant, donc, *est ce qu'il est*.

La différence ontologique, dont parle Heidegger, perd ici toute pertinence. Car l'être indivis de l'étant ne peut devenir un autre ; il lui appartient en propre, tout en étant déterminé par une essence. L'étant est ou il n'est pas et, s'il *est*, il est *ce qu'il est* indivisiblement. En d'autres termes, il est un c'est-à-dire indivisible parce qu'il est : il n'est pas parce qu'il est un. L'unité n'est pas au-delà de l'être et de l'essence, elle est toujours l'unité de l'être qui est ce qu'il est ; sans l'être elle n'est rien, sans l'essence l'être de l'étant ne signifie plus rien. D'où l'urgence et la nécessité de la question posée par Heidegger dans l'angoisse sur le *sens de l'être*. Car l'être en se déterminant introduit une altération au cœur de l'indétermination pure et nue de l'Un d'où il est expulsé comme ce qui le nie. L'être est la négation de l'Un en tant que détermination. Il est ce par quoi quelque chose d'autre se fait valoir en soi. Il ne saurait en être ainsi selon la métaphysique thomiste de l'*esse,* pour laquelle l'être est dans l'étant ce quelque chose de fixe et en repos qui le fonde : « *Esse est aliquid fixum et quietum in ente* »[7]. Cette fixité et ce repos excluent toute inquiétude, ils n'ont cependant rien de statique, car ils expriment la dynamique tranquille d'un acte qui est l'acte d'être.

***